

---

## Cachez ces nippons... Ou Marie-Antoinette au pays des mangas

Michel Vovelle

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12322>  
DOI : 10.4000/ahrf.12322  
ISSN : 1952-403X

### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012  
Pagination : 129-136  
ISBN : 978-2-7489-0161-0  
ISSN : 0003-4436

### Référence électronique

Michel Vovelle, « Cachez ces nippons... Ou Marie-Antoinette au pays des mangas », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 368 | avril-juin 2012, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 15 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12322> ; DOI : 10.4000/ahrf.12322

---

Tous droits réservés



## ***CACHEZ CES NIPPONS... OU MARIE-ANTOINETTE AU PAYS DES MANGAS***

Michel VOVELLE

C'est un article du *Monde* en janvier 2011 qui a piqué ma curiosité au point de m'inciter à l'achat onéreux des trois volumes (2 200 pages) de la traduction française d'un manga japonais, une lecture qui ne m'est point familière : j'ai tort sans doute, car mes petites-filles l'ont lu ou feuilleté, le fils d'un de mes amis savait qu'il s'agissait d'un manga « pour jeunes filles ». En adulte avancé, je me suis appliqué à cet apprentissage, au service de l'Histoire. Car c'est une évocation historique que nous propose « La rose de Versailles » (*Versailles no bara*), œuvre d'une auteure japonaise, Riyoko Ikeda, apparemment de renommée internationale même si les précédents essais d'introduction de sa fresque en adaptation française (films, télé) n'ont pas laissé de grandes traces. L'ouvrage ne date pas d'hier, sa première version en langue originale remonte à 1972, une première édition française se serait faite en 2002, la sortie actuelle accompagnée de manifestations discrètes mais de haut niveau sera-t-elle décisive ? Riyoko Ikeda, à 63 ans, a interprété en janvier 2011 au théâtre royal de Versailles des textes de la reine Marie-Antoinette en spectacle privé. L'article du *Monde* en prend l'allure d'un geste de déférence, mais il tombe bien, dans un contexte soutenu de Toinettomania soutenue. En mars 2011 encore, *Madame Figaro*, une référence, a consacré une rubrique fournie à la mode Marie-Antoinette. Sur le souvenir des bergeries du Petit Trianon, voici un engouement bobo-écologique qui s'investit dans les résidences et jardins où le souci du bon goût s'associe à un régime alimentaire à la fois sain et distingué, comme à une mode vestimentaire et à un ameublement d'époque. Un questionnaire de plusieurs dizaines de questions permet de tester le degré de votre affinité avec l'esprit de Marie-Antoinette. En ces mêmes semaines de mars, la télévision (*Arte*) projetait à nouveau le film

*Marie-Antoinette* de Sofia Coppola, sorti en 2006 sur les écrans français peu après les États-Unis, et qui y a obtenu un succès estimable sans être sans doute à même de rivaliser avec les superproductions de son pays, apportant toutefois une touche de non-conformisme féministe. Passé sur le petit écran, le voici adopté comme un classique tout en « rajeunissant » les clichés reçus.

Encore que... si j'évoque brièvement le film américain de 2006 avant que de m'attaquer à l'imposant massif du manga japonais, c'est qu'une comparaison s'impose entre les deux regards qui sont portés sur l'héroïne, visiblement inspirés l'un par l'autre, mais en même temps révélateurs de références culturelles bien dissemblables. Dans le film de Sofia Coppola, j'avais reconnu une version modifiée d'un héritage anglo-saxon, soit une vision de la monarchie et de la cour de France sous le règne de Louis XVI, marquée par l'image de luxe trouble et de prodigalité, non toutefois sans une réelle admiration pour ne pas dire envie. Un monarque benêt et impuissant veut le bien de ses sujets et n'hésite pas à s'endetter pour aider à la lutte des colonies américaines. Mais l'héroïne est une adolescente, une petite archiduchesse sortie du poulailler familial de l'impératrice Marie-Thérèse pour affronter l'univers redoutable de la cour de France. Elle force la sympathie et l'indulgence jusque dans ses erreurs pour apparaître comme une championne à sa façon de l'émancipation féminine dans une histoire d'amour où le beau Suédois Fersen s'impose comme un protagoniste majeur. J'étais resté perplexe dans l'épisode fugitif où l'on évoque l'aide apportée aux Américains en faisant caracoler Outre-Atlantique un brillant champion sous les traits non point de Lafayette, mais de Fersen. Une erreur, avais-je pensé ? Attendons la suite... Dans le même ordre d'idées, l'escapade nocturne de l'espiègle Marie-Antoinette et de ses petites copines à l'Opéra du Palais Garnier où Fersen l'attend sous le masque, m'a semblé une licence pardonnable, un anachronisme d'ordre touristique. La bergerie du Petit Trianon accueille des amours à l'anglaise, cependant que l'insouciant jeune femme au sortir de ses prodigalités vestimentaires et de ses générosités imprudentes, restée bonne mère, et épouse fidèle à sa façon commence à peine à mûrir. Le scénario américain lui a épargné le drame de la Révolution, qui n'est annoncé que par une chute tragique. Au soir des journées d'octobre 1789, à la nuit plutôt, voici l'intrusion d'une foule hurlante, hommes et femmes déchaînés, cependant qu'à l'intérieur du palais, on assiste au repas lugubre du roi nigaud, seul, abandonné, et qui se fait verser un grand verre de vin par un larbin. Horreur, c'est du rouge, on dirait du Beaujolais ! Adieu champagne et banquets. Et nous comprenons soudain, quand

Marie-Antoinette se présente au balcon pour s'incliner devant la foule (remored?), que c'est la Révolution. Incontestablement, ce film livre une approche postmoderne tout à fait suggestive du reflet de la fin de l'Ancien Régime française dans l'imaginaire américain des années 2000, les ethnotypes anciens, sur la cour, l'étiquette associée à la dépravation, ou du moins la dissipation, le bien manger et le bien boire sont relookés dans le cadre d'une *soap history*. La « *gender history* » trouve son héroïne sous les traits d'une jeune archiduchesse. La différence notable avec la tradition anglo-saxonne des *tenebrosi* qui, depuis Dickens, s'attardent sur le tableau des horreurs de la Terreur, est bien que le cours de la Révolution est ici volontairement escamoté.

Et c'est là sans doute une différence essentielle avec le manga japonais dont il apparaîtra à l'examen que la réalisatrice américaine s'est directement inspirée. Serais-je seul à m'en être aperçu, à ces détails que je viens d'évoquer – Fersen en Amérique ou le bal masqué au Palais Garnier ? Il est vrai qu'à l'inverse les contrastes ne manquent pas. Au rang des sources auxquelles elles ont puisé, la réalisatrice américaine renvoie à l'une des récentes (et multiples) biographies par une auteure britannique (Antonia Fraser), mais Riyoko Ikeda, trente ans plus tôt, faisant état de ses recherches personnelles sur un chantier encore bien méconnu tenait à payer sa dette à l'égard de Stefan Zweig, le biographe polygraphe et sympathique de l'entre-deux-guerres, c'est de lui sans doute qu'elle tient, avant même l'invasion de la « *gender history* », son mélange de sympathie pour une héroïne féminine en même temps qu'une vision positive de la Révolution, assez conforme à la lecture transmise de Michelet aux historiens de la Troisième République.

Aux origines de la Révolution : la faim, la misère du peuple à la ville comme à la campagne, l'oppression d'une caste nobiliaire arrogante et fermée, dont la cour est le couronnement. Ce monde est rongé par les scandales dont l'affaire du collier de la Reine est l'illustration, le pouvoir, échu aux mains d'un roi presque enfant, après avoir été accaparé par des favorites comme la du Barry sous le règne finissant de Louis XV, échappe aux ministres réformateurs comme Turgot et se heurte à l'obstination des privilégiés représentés par les Parlements, assez mal définis dans leur rôle. Voilà une vieille chanson que nous connaissons bien de longue date. Elle a ses acteurs principaux, le roi portraituré comme un faible, au visage inconsistant, à la bonne volonté aussi débile que ses capacités physiques. Il a de bons et de mauvais conseillers, sélectionnés au gré des lectures, comme Mercy l'émissaire de l'impératrice Marie-Thérèse. Au fil d'une histoire qui se dessine à grands traits assez lâches



des silhouettes se rencontrent, Mirabeau un débauché de talent, ensuite Robespierre et Saint-Just qui deviendront les protagonistes positifs de la Révolution qui s'avance, choisis dans une foule assez indistincte et où l'on entrevoit Camille Desmoulins. Mais ce n'est pas lui le Masque Noir, précise l'auteure.

Reprises de l'histoire des manuels et des repères officiels, un certain nombre de scènes émergent, qui mettent en valeur l'image de la Reine, entraînée par le flot des événements : c'est la convocation des États généraux, une scénographie orchestrée par l'image, où la souveraine se voit confrontée à la haine populaire, dont l'histoire du collier avait donné l'avant-goût, c'est l'irruption populaire des journées d'octobre, comme ce sera la fuite par Varennes dans sa préparation, son déroulement agencé par Fersen. En arrière-plan de ce scénario, on entrevoit « le peuple », un peuple à la fois misérable, sauvage dans ses bas-fonds, mais vu toutefois avec compassion comme le détenteur des valeurs de solidarité, dans la tradition d'Eugène Sue ou de Victor Hugo. Tout cela, dira-t-on, nous le connaissons bien et on nous l'a déjà conté. Mais voici que, pour n'avoir pas la sagesse de s'arrêter aux journées d'octobre 1789, comme le fera Sofia Coppola, l'audacieuse historienne – ou romancière – nipponne dérape, sa demi culture scolaire laisse apparaître de grosses bévues qui sont en réalité des licences qu'elle s'octroie. Comme chez Alexandre Dumas ou Dickens, il y a des personnages inventés qui s'introduisent au fil de l'histoire officielle, on voit ainsi au début des événements le « Masque noir » qui joue le numéro de « Zorro est arrivé », brigand défenseur du peuple opprimé. D'autres personnages, la plupart en fait, sont caricaturés ou défigurés, une comtesse de Boulainvilliers qui finit rôtie dans son hôtel rappelle de loin la Brinvilliers, la comtesse de la Motte et son gigolo sont des criminels de haut vol, la du Barry tient un bien vilain rôle au début du récit, au même titre que la Polignac et ses intrigues criminelles.

Tout cela ne serait que menue monnaie des licences habituelles dans le roman historique, si d'entrée un personnage inventé – l'un des seuls à l'être se défend l'auteure – ne prenait une importance considérable et qui va s'enfler jusqu'à faire concurrence, voire éclipser l'héroïne Marie-Antoinette. Ce personnage qui l'accompagne comme une ombre c'est Oscar, né de Jarjayes dans une famille de bonne noblesse, dont l'enfance est évoquée en parallèle avec celle de la jeune archiduchesse, jusqu'à ce que leurs destinées se rencontrent, quand Oscar, avec titre de commandant puis de colonel de la garde royale, plus tard devenue garde nationale, (par une pirouette assez audacieuse) a reçu la charge de veiller

sur la Reine Marie-Antoinette. Il a revêtu un uniforme chamarré qui évoque plutôt les officiers du premier Empire (et l'auteure s'excuse de cette licence qu'elle assume) mais cela met en valeur sa silhouette élancée et son abondante chevelure blonde, car pour tout révéler sans plus tarder Oscar est une femme. Elevée dans le métier des armes par un père qui rêvait d'avoir un fils, il/elle assume son rôle de travesti, énergique commandant et garde du corps, tout en déployant un pouvoir de séduction ambigu tant vis-à-vis des hommes comme Fersen, amant de la reine, que des femmes, Marie-Antoinette ou celles qui l'entourent, comme la Polignac, rivales jalouses. Pour bien faire, Oscar a un double, un homme véritable, André, qui l'aime en secret et le suit comme son ombre. Protecteur de la reine, sa conscience et son conseiller discret, Oscar déjoue plus ou moins les complots dans l'entourage royal, son rôle dans le scénario s'enfle et en vient à supplanter celui de Marie-Antoinette, en même temps qu'il s'en éloigne tout en lui restant fidèle. Il (ou elle) se prend de sympathie pour la Révolution qui gronde. Il a une protégée Rosalie, qu'il veut arracher à Madame de Polignac, sa vraie mère dénaturée.

Finalement Oscar et André vont découvrir leur amour, mais impossible et condamné : symboliquement André perd la vue à la suite d'un combat, tous deux périssent dans l'attaque de la Bastille où ils se retrouvent dans le rang des assaillants de la forteresse. Ils disparaissent de la scène où la « grande » histoire reprend sa place. Marie-Antoinette retrouve Fersen lors de la fuite par Varennes et assume son rôle et sa figure de mère, reine meurtrie, épouse fidèle et infidèle dans un mélo désormais plus banal où elle redevient l'héroïne que l'histoire connaît avec ses passages obligés, le procès (« la pudeur des mères », la mort stoïque). La suite de la Révolution est bâclée vite fait avec un regard sympathique pour Robespierre et Saint-Just quoique celui-ci reste confiné dans son rôle d'archange de la mort. La Terreur est terrible mais présentée comme une fatalité justifiée, le peuple-foule garde le bon rôle. Les ombres enlacées d'Oscar et d'André planent un certain temps sur ce champ de bataille mais la suite du manga nous fait sortir de la grande Révolution, au gré des aventures des héros secondaires au fil d'un récit mélodramatique enchaînant des épisodes rocambolesques, enlèvements, séquestrations, sectes, sorcières, nonnes maléfiques et sortilèges. On a l'impression que l'auteure « joue les prolongations » dans les suites numérotées 1, 2, 3, 4 et nous avons le droit de l'abandonner. Non toutefois sans nous être interrogés... sur ce mélange d'histoire et de roman historique, suivant les justifications de l'auteure et de son (ses) adaptateurs. Il renvoie à une connaissance scolaire de l'histoire à un stade historiquement daté. Assez appliquée dans sa



pédagogie à l'usage de son public exotique, l'auteure est soucieuse d'une certaine précision factuelle émaillée de dérapages dont elle s'excuse ou se justifie. Des séquences purement scolaires ponctuent le fil du récit.

De quel profit cela peut-il être pour l'historien ou le lecteur (français) actuel ? De même que Sofia Coppola illustre le regard américain du temps de Bush en prenant ses distances avec le conformisme ambiant, il y aurait chez Riyoko Ikeda l'illustration d'un regard proprement japonais dans ce tableau élaboré dans les années 70, enrichi et façonné entre 1980 et 2000.

Peut-on parler de précoce apparition du « gender » ? Riyoko Ikeda revendique ses références (Stefan Zweig puis Antonia Fraser). En tout cas voilà une histoire au féminin qui se présente comme telle : un « manga pour filles », adolescentes. C'est l'intérêt de cette littérature au long cours sur 2 200 pages dont plus de la moitié est consacrée à la période Marie-Antoinette. Cette histoire, on l'a dit, évite l'anathème contre-révolutionnaire, elle est à la fois prorévolutionnaire, reprenant les clichés classiques sur les tares de l'Ancien Régime, dévoilant une certaine fascination, mais tenue à distance, pour la violence vengeresse et les bas-fonds.

Là n'est pas le plus étrange, ni la focalisation sur une (des) histoires d'amour secret dans une cour et un palais, non plus que la fascination pour le cadre de Versailles, mélange d'attraction et de jugement moral à la fois tolérant et traditionnel. La bisexualité de celui/celle qui s'impose comme le héros principal est le trait le plus remarquable, qui va au-delà de la complicité avec l'infidélité romanesque du grand amour de la Reine et de Fersen, de la complaisance pour les amitiés saphiques à peine suggérées de Marie-Antoinette et de ses favorites, comme la Polignac, puisqu'elle conditionne toute l'atmosphère de l'intimité équivoque de la reine et de ce commandant de sa garde à la séduction si éclatante et si féminine, sous son opulente chevelure blonde au point que tous ou presque, hommes et femmes, sont sous son charme. Et, bien sûr, on se demande à quoi rêvent les jeunes filles, le public visé par l'auteur... Adolescentes nippones, par centaines de mille nous dit-on, depuis la décennie 1970, rêvant d'Oscar, ou plutôt d'être Oscar, en cachant leur féminité sous un brillant uniforme de fantaisie, en alliant prouesses masculines et sensibilité féminine, le cœur battant, au contact de la Reine et longuement de Fersen, qui n'est qu'à moitié dupe, avant que le fidèle André ne soit récompensé in fine quand Oscar assume, mais trop tard, son hétérosexualité.

On fait l'amour dans ce mélo plus qu'équivoque, mais les personnages de la du Barry ou de Madame de la Motte sont exécrés, de même

que leurs homologues masculins, ridicule comme le cardinal de Rohan, dépravé comme Mirabeau. Et si l'on baise, c'est si je puis dire chastement dans les grandes occasions, longues étreintes allusives plus que dévoilées, évoquées théâtralement, ponctuées d'onomatopées intraduisibles ou presque (ouin-ouin ?) mais on ne voit ni seins ni sexe, sur les longues silhouettes filiformes, seules compatibles avec le code de la pudeur japonais, et susceptibles d'être comprimées dans la tunique d'uniforme.

On comprend qu'à l'horizon des années 2000 la version américaine de Sofia Coppola, après des essais peu couronnés de succès sur les écrans français (Jacques Demy) de faire passer « Oscar », ait préféré « sagement » (?) recentrer sur la petite archiduchesse trop tôt reine son plaidoyer pour l'émancipation féminine vue d'en haut, dans le monde des princes.

Le précédent japonais n'en apparaît que plus frappant, reflet sinon d'une société toute entière, du moins d'un univers féminin et plus précisément juvénile dans ses fantasmes et ses rêves. L'auteure, dont les préfaciers français ou japonais puis les journalistes ont repris les propos, évoque la tradition japonaise du théâtre « takarazuka » où tous les rôles, masculins comme féminins, sont tenus par des femmes, accoutumant sans doute le public au travesti et à l'intersexualité. Comme beaucoup d'étrangers n'ayant eu qu'un contact superficiel avec la civilisation japonaise, je pensais au contraire que le théâtre kabuki était joué par des hommes dans les rôles féminins comme masculins. L'explication, telle que nous la recevons sans avoir la compétence de la contester, reste un peu courte pour justifier l'étrange façon de faire vivre sous les traits d'une héroïne féminine déguisée en homme l'agonie voluptueuse de l'Ancien Régime et la montée de la Révolution. Il y a bien du refoulé dans tout cela.

On peut se demander quel peut être le succès de ce manga chez les jeunes ou moins jeunes Français, auxquels il paraîtra peut-être assez vieillot en 2011 par comparaison avec ses homologues de nouvelle génération. On nous explique toutefois que les touristes actuels qui visitent Versailles en foule dense cherchent volontiers à retrouver l'ombre d'Oscar, on ne nous précise pas leur âge.

Il faut sortir de ce quiproquo : l'intérêt demeure pour l'historien des représentations et des mémoires fabriquées, de ce regard singulier en version nipponne sur l'image contemporaine de la reine. Il n'y a pas de raison de refuser de s'en accommoder, non plus que de celle que certains foies gras (*Conserveries de Marie-Antoinette*) nous ont livré de Marie-Antoinette pour leur publicité, en perruque et corsage d'époque mais débarrassée de ses lourds paniers pour dévoiler un shorty vert pomme.





N'a-t-on pas reconnu pendant longtemps, dans une caricature révolutionnaire qui représente en fait Mme de Condorcet, la souveraine comme une « res publica » ?

Mais on peut, alors que les historiens(nes) authentiques comme Mona Ozouf et d'autres se plaisent aujourd'hui à accompagner le couple royal sur la route de la fuite par Varennes, continuer à s'interroger non point sur ce qui est licite dans ces inventions ou manipulations – question déplacée au regard de la liberté du créateur – mais sur ce que cela nous apporte. Vieille question que je rumine, gardant en mémoire telle émission télévisée chez Bernard Pivot dans les années du Bicentenaire où je fus confronté à Dominique Jamet qui venait de publier son essai « Antoine et Maximilien ou la Terreur sans la vertu » récit prétendument authentique où un Robespierre érotomane finissait sous le coup de pistolet de son amant Saint-Just substitué au gendarme Merda lors du 9 thermidor. Ce n'est point ce tour de force qui a porté son auteur à la direction de la bibliothèque François Mitterrand.

Tout est permis et nous en avons lu d'autres. Du moins la « Rose de Versailles » m'a-t-elle donné l'occasion de me familiariser avec l'exercice du manga historique, enrichissant mes investigations vagabondes à travers l'imaginaire collectif.

Michel VOVELLE